

HUSSERL : Sciences et « crise »

De simples sciences de faits forment une simple humanité de fait. [...] Dans la **détresse de notre vie (1)**, — c'est ce que nous entendons partout — cette science n'a rien à nous dire. Les questions qu'elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les plus brûlantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée aux bouleversements du destin : ce sont les questions qui portent sur le sens ou sur l'absence de sens de toute cette existence humaine. Ces questions-là n'exigent-elles pas elles aussi, dans leur généralité et leur nécessité qui s'impose à tous les hommes, qu'on les médite suffisamment et qu'on leur apporte une réponse qui provienne d'une vue rationnelle ? Ces questions atteignent finalement l'homme en tant que dans son comportement à l'égard de son environnement humain et extra-humain il se décide librement, en tant qu'il est libre dans les possibilités qui sont les siennes de donner à soi-même et de donner à son monde-ambiant une forme de raison. Or sur la raison et la non-raison, sur nous-mêmes les hommes en tant que sujets de cette liberté, qu'est-ce donc que la science a à nous dire ?

La simple science des corps manifestement n'a rien à nous dire, puisqu'elle fait abstraction de tout ce qui est subjectif. En ce qui concerne d'autre part les sciences de l'esprit, qui pourtant dans toutes leurs disciplines, particulières ou générales, traitent de l'homme dans son existence spirituelle, par conséquent dans l'horizon de son historicité, il se trouve, dit-on, que leur scientificité rigoureuse exige du chercheur qu'il mette scrupuleusement hors-circuit tout prise de position axiologique, toute question sur la raison et la déraison de l'humanité et des formes de culture de cette humanité, qui fait son thème. La vérité scientifique, objective, est exclusivement la constatation de ce que le monde — qu'il s'agisse du monde physique ou du monde spirituel — est en fait. Mais est-il possible que le Monde et l'être-humain en lui aient véritablement un sens si les sciences ne laissent valoir comme vrai que ce qui est constatable dans une objectivité de ce type, si l'histoire n'a rien de plus à nous apprendre que le fait que toutes les formes du monde de l'esprit, toutes les règles de vie, tous les idéaux, toutes les normes qui donnèrent à chaque époque aux hommes leur tenue, se forment comme les ondes fugitives et comme elles à nouveau se défont, qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours ainsi, que toujours à nouveau la raison se changera en déraison et toujours les bienfaits en fléaux ? Pouvons-nous trouver là notre repos ? Pouvons-nous vivre dans ce monde dont l'événement historique n'est rien d'autre qu'un enchaînement incessant d'élan illusoire et d'amères déceptions ?

La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale

© Gallimard, pages 10-11

COMMENTAIRES

(1) — Ce sont, de fond en comble, des problèmes qui proviennent de la naïveté avec laquelle la science objectiviste tient pour l'*universum* de tout l'étant ce qu'elle nomme le monde objectif, sans prendre garde que la subjectivité qui opère la science ne peut voir son droit reconnu dans aucune science objective. Quiconque a été élevé dans les sciences de la nature trouve qu'il va de soi que tout ce qui n'est que subjectif doit être mis hors circuit, et que la méthode des sciences de la nature, se manifestant dans les modes subjectifs de représentation, les détermine objectivement. C'est ainsi que pour le psychique aussi il cherche le vrai objectif. Il est du même coup admis par là que le subjectif mis entre parenthèses par le physicien doit, précisément en tant que psychique, devenir objet de recherche dans la psychologie, et naturellement dans la psychologie psycho-physique. Mais le chercheur de la nature ne se rend pas clairement compte que le fondement persistant de son travail de pensée, lequel est pourtant subjectif, consiste dans le **monde-ambiant de la vie (2)**, que celui-ci est constamment *pré-supposé* comme le sol, le champ de travail, sur lequel seul ses questions, ses méthodes de pensée ont un sens. Mais où donc cette violente méthode, qui du monde-ambiant intuitif conduit aux idéalizations de la mathématique où ce monde est interprété comme être objectif, où donc est-elle soumise à la critique et reçoit-elle son explication ? Les bouleversements introduits par Einstein concernent les formules dans lesquelles la *Physis* idéalisée et naïvement objectivée est l'objet d'un traitement théorique. Mais comment les formules, d'une façon générale comment l'objectivation mathématique en général, reçoivent-elles un sens sur l'arrière-fond de la vie et du monde-ambiant intuitif, c'est ce dont nous n'avons aucunement l'expérience, et c'est pourquoi Einstein ne réforme pas l'espace et le temps dans lequel se déroule notre vivante vie.

La science mathématique de la nature est une technique merveilleuse pour faire des inductions d'une fiabilité, d'une vraisemblance, d'une exactitude, d'une calculabilité, dont autrefois on ne pouvait même pas avoir le soupçon. En tant que prestation, elle est un triomphe de l'esprit humain. Mais pour ce qui concerne la rationalité de ses méthodes et de ses théories, cette prestation est, de part en part, relative. Elle *pré-suppose*

déjà une situation initiale fondamentale, qui la prive par elle-même totalement d'une rationalité effective. Dans la mesure où le monde-ambiant intuitif, ce pur subjectif, est oublié dans la thématique scientifique, dans cette mesure est également oublié le sujet qui travaille lui-même, et le savant ne devient jamais un thème.

La crise de l'humanité européenne et la philosophie

© Gallimard, page 377

(2) — Le monde de la vie est le monde sans cesse donné d'avance, valant sans cesse et d'avance comme étant, mais qui ne tire pas cette validité d'un projet, ou d'une thématique quels qu'ils soient, ni conformément à un but universel quelconque¹. Tout but au contraire le présuppose, y compris le but universel de le connaître dans une vérité scientifique : il le présuppose d'avance déjà, et toujours déjà d'avance dans le progrès du travail, comme un monde qui a sa façon d'être — précisément, donc, une façon d'être. Le monde scientifique, lui (la nature au sens de la science de la nature, le monde au sens de la philosophique en tant que science positive universelle) est une formation téléologique qui se développe à l'infini — œuvre des hommes présupposée d'avance, en vue du monde de la vie présupposé d'avance. Si maintenant il s'agit de mettre en évidence que ce monde est lui-même une « formation », alors il ne s'agit pas d'une formation téléologique, bien qu'à l'être de ce monde, qui précède toutes les visées, les hommes — tels que nous les rencontrons et faisons leur connaissance — appartiennent avec toutes leurs visées et toutes leurs œuvres, lesquelles, issues d'eux, font désormais, sans plus, partie elles aussi du monde de la vie. »

La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale

© Gallimard, page 511

¹ NOTA BENE : ce « monde » n'est pas une sorte de nature brute et/ou pré-humaine mais « une formation spirituelle en nous et dans notre vie historique » (p. 351). Il est donc chargé de « valeurs » et appelle une élucidation philosophique.